

Michèle de Laplante

Regard oblique



Éditions de la Tombée

Production : Les Éditions de la Tombée
486, rue de Frontenac
Berthierville (Québec) J0K 1A0
Téléphone : 450 836 6996
Courriel : ouxie@bell.net

Traitement de texte : Louis-Marie Kimpton

Infographie : Alexandre Matthews

Photos : Louis-Marie Kimpton

Impression : Pixel Imprimerie, Joliette (Québec)

Dépôts légaux : Bibliothèque et archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives nationales du Canada
2013 (électronique)

ISBN : 978-2-921253-53-6

Tous droits réservés pour tous pays

Michèle de Laplante

Regard oblique

Les Éditions de la Tombée

Avant propos

Sur l'insistance d'une amie, j'ai accepté de publier ce « regard oblique » sur ma production poétique de 1957 à 2004.

J'ai débuté à l'âge de 11 ans avec mon premier poème intitulé « Le coucher du soleil ».

Dès cette tangente entamée, j'ai poursuivi de façon régulière, consciente que je possédais une vision particulière de la vie.

Le soir du 7 mai 1957, une envie pressante m'oblige à colliger mes vers sur un tableau d'ardoise et sur les murs roses de ma chambre à coucher. Mon premier texte en vers avec de la craie blanche

L'éveil était puissant. Le plaisir immense. La séduction des vers me poursuit encore tant et plus en ces années 2000. Puis l'existence a poursuivi son rythme parfois exténuant, avec ou sans amour. L'angoisse a pavé sa voie sur plusieurs pages d'écrits. Heureuse maintenant, sereine, avec ma maison d'édition, fondée en 1976 et enfin un complice de ma quotidienneté avec sa touche amoureuse et littéraire.

Première partie :
1957 à 1967

Éclosion. La nature. Un premier prix de poésie. Éveil des sens. Spleen. Un premier amour impossible lors d'un voyage au Grand Nord.

Premier poème : 7 mai 1957

Le coucher de soleil

Dans ce vaste paradis d'azur
Mille fées d'ouate blanche
Viennent d'outre-mer
Voyagent du Saint-Laurent à la plaine immense.

Le soleil ferme son nid
Rosant les nuées
Il prend le lit
Se reposant pur la future journée.

Allumant l'incendie
Aux nuées
Les flammes rougies
Sont englouties par
Les chefs-d'œuvre en brasier.

Teinte la lune
De ses flèches d'or
Comme il peint les dunes
Des reflets argentés de l'aurore.

Soudain dans le ciel
Tout devient noir
Partout scintillent les étoiles
Et notre bergère dans le soir
Se fait volontiers
Gardienne de la Terre.

27 mai 1957

Un orage

Soudain tout rage
Tout s'obscurcit
C'est l'annonce de l'orage
Le vent en furie
Se met en colère
Disperse les nuées
Change l'atmosphère
Le soleil voilé
Ferme ses rideaux
Prisonnier de tous ces nuages
Qui pleurent à chaudes larmes
Tandis que le tonnerre se querelle
Avec l'éclair qui jaillit
Les arbres s'agitent
Et l'herbe tressaille
Le nid de la grive
Perd ses mailles
La mer gronde le sable
Qui se repent
De ne pas avoir mis la table
Pour qu'y jouent les enfants.

Septembre 1958

Les noces de la nature

Hier, mon ciel, si bleu, si pur
Comme une précieuse pierre
Était saphir et azur.

Et la mer
D'écumes frétilantes
Guettait sur terre
Les prairies d'émeraude chatoyante.

Aujourd'hui,
Les arbres sont rouge grenat
Dans un climat mordoré.

Demain,
La nature
Sous un temple de quartz fin
Ensevelira chemins et cultures.

27 juillet 1960

1^{er} prix de poésie du Collège Marie-Anne (Montréal)

Les vagues

J'ai sommeil
Et toujours me berce ma barque
J'ai sommeil
Je cherche les vagues
Qui me bercent
J'ai soif
Je veux l'eau
Qui déferle
Qui défile
Qui se faufile entre mes doigts
Et sur mes paumes
J'ai sommeil
Et je veux dormir
Au sein de son argenterie
Mais je cherche en vain
Les vagues sont là
Mais elles ne frôlent
Même pas ma main
Elles sont fluides et argentées
Je m'endors
Croyant être portée par elles.

26 janvier 1961

Passion

Mince, noire
Elle avance
Elle porte vers moi sa verte lueur
Une ombre noire
Elle va, elle avance
Elle me frôle
Son regard brûlant pénètre le mien
Une ombre
Une ombre noire
Des reflets verts
Des flammes bleues
Une ombre de feu
L'ombre qui passe
Et me submerge
L'ombre verte
L'ombre bleue
Cette silhouette qui m'attise
M'anéantit
Cette ombre noire aux reflets verts
Cette ombre ardente
La passion
Le désir.

18 janvier 1962

Dernier jour

Dernier jour
Où je peux contempler
Le ciel rutilant
La neige scintillante
L'azur, le ciel
Dernier jour
Pour marcher solitaire
Sous bois, libre, heureuse.
Dernier jour
Pour m'enivrer de la vie
Regarder cette branche ployer
Respirer les vapeurs
Jeter un dernier regard
Sur ce que fut mon existence
Mon roitelet
Ma mésange
Mon soutien unique
Afin de m'alanguir
De te désirer
Dernière nuit
À voltiger dans les nuages
Dernier jour, dernier soir.

15 avril 1963

Nature

Une fougère
Un reflet de jonquille
Un éclat de pensée
Sur limites d'aurore
Feuille verte
Rayon intense
Violettes, roses jaunes
Herbes du crépuscule
Tout ce gris maintenant
Ces airs
Cet éther
Tendresse cendrée
Qui me retrouve.

Juin 1967

Destinée

Terre sèche, aride
Pierres froides,
Anonymes,
Mer échanquée...

Pourquoi l'esprit,
T'acharner au labeur,
Découvrir ces stériles mystères?
Que nature te voilà?

Pourquoi l'esprit,
Vide que tu es,
T'engloutir au rivage,
Recueillir ces sables,
Analyser ce fer?

Pourquoi l'esprit,
Même triomphant de ta découverte,
Arrache au sol sa fécondité,
Quand tu ne la possèdes pas?
Forte marée,

Pourquoi âme stérile,
Ne tends-tu pas,
La main à l'amour,
À la durée de paix,
La paix d'aimer encore?

10 mars 1967

Je voudrais

Je voudrais
Un corps de paille,
 À maigre toile,
L'aigre pause
D'une âme sans revers!

Un corps,
Qui inverse l'ombre des jours,
 Qui alerte l'hiver,
D'où le rocher surgira!

Un corps diaclase,
Qui force l'orogénèse des temps,
 À la noirceur
D'un puits pétrolifère!

Un corps,
Qui mire, en neige
 L'immense cristallographie glaciaire!

Un corps de terre,
À symétrie grenue
 D'un relief aplani
Qui sonde les tranchées
 D'un champ verdi!

Été 1967

Long temps

Elle tombe,
Douce et tiède pluie.
C'est l'août de Koartak.
Aux gouttes par milliers,
Aux vagues avalées,
Des cieux s'imprègnent.
Quand cesseront
De tomber les eaux,
Des foules noires,
Des nuées à charbonner
Des kyrielles de moucheron et brûlots
À mes tempes souillées
S'agglutineront.
Et ce jour,
Comme hier,
À demain semblable,
Je côtoie les arbres maigrelets
Et râpe les pierres
De leurs mousses et lichens spongieux.
Les saules nains,
Des bouleaux et de trembles piteux
S'inclinent vers le Sud
Et votre souvenir
Se mêle au Nord humide.
C'est tout près d'ici,
Que Nord et Sud se remplacent sentimentalement.
Si près d'ici,
Que vous étiez presque là!
Et tard le soir,
Embuée aux fenêtres,
Comme sueurs moites et grises,
Je vous appelais,
Toujours,
Ce mois durant,

Je vous rappelais.
Quand le soleil diaphane
Et le long temps chantaient,
Je vous criais mon nom.
Quand, à ma nostalgie répondait
L'aurore boréale,
Rayons et draperies à la houle liés,
Vous chanceliez avec moi.
Par ces claires nuits,
À rebours de vous,
 Site du bout de ce monde,
 Bout de ma vue,
Je vous espérais voir nager ici.
Je percevais
Toutes roches déchiquetées
Comme une surface résiduelle,
Celle de nos affections muettes,
Celles que vous taisez si mal.
Ah que vous n'êtes avec moi venus?
Y verser dans mon sommeil
Une étoile,
À mon sommeil filant.
O Nord
Limites d'englaciation,
Puissants murs de rimaye,
Votre influence,
Se répandait chaque heure
Dans la toundra.
Quand,
Énorme,
Le ressac mouillait mon regard,
À jamais,
Voulais-je, éperdue,
Ne plus vous aimer.
Éperdument,
Tout me souvenait de vous
L'Arctique apprit
À perte de vie,
Vous hantiez tous ces massifs,
Tous les ruiniformes
Qui mouraient mon amour pour vous.
Comme Thor gélive,
Mon désir escarpé de vous,
Dévalait la pente de notre contenance.
O pierre branlante
J'en soupire encore...

Mon désir de votre intelligence
À ma poésie
Hésite comme pierre hésitante
Où est ce penchant pour nous,
Dont je ne me libère plus?
Tant d'aspérités géisolées!
Mes sens voulaient
Ce que vous gardiez.
Et les heures
Que jour,
À demeure,
Arrogeait
Et vous qui ne veniez plus ou pas.
La pluie,
Nébuleuse aux nunataks, insoumise
Vous dévoilait encore.
Vous,
Vous,
Vous,
Que le long temps exaltait.
Vous,
Vous
Que le couloir des heures damnait
En moi.
Vous,
Vous,
Ai diable vauvert
Et moi la tête froide.
Vous et moi se confondant.
Le long temps,
De m'élargir,
M'enseignait à me passer de vous.
Vous!

Été 1967

Clair temps

Au loin,
Très loin,
Je fuis bellement.
Que de neige voulue
À mes mocassins de caribou blanchis!
Vers ces nunataks,
Je tends mes doigts bleuis,
Définitivement,
Avec ou sans vous.
Boris de vous rejoindre,
A pris place au Sud.
Je constate
Et demain m'est solitaire
Y viendrez-vous
Par clair temps,
Avec moi et basse marée,
Encaillouter les charmes de l'Ungava?
Décline l'août
Et m'anime le délire des froids.
Terres stériles
Où s'éperonnent mes seins,
Quand s'embranchent en moi les carex.
Aunes aux polygones du sol fixés,
J'embrasse ma liberté.
Comme l'outarde,
Je volerai ras l'hiver.
Par clair temps,
Viendrez-vous avec moi,
Pêcher l'omble de l'Arctique?
Et l'inuit de me retenir,
Là l'utilité m'a conquise,
Sans pillage,

L'aider à produire
Et vois,
Et d'art,
Et pelleteries.
Par clair temps,
Enfin acquise,
Ma sérénité se réclame des hommes d'ici.
Ma démission du Sud
Ne se lamente plus
Et Nord si rude
Réside en ma sève pétrie à jamais.
Aurez-vous ce courage
D'y résider avec moi?
Par clair temps,
Viendrez-vous boréaliser joliment
Au mitan de mon attente?
Ou m'ennuierai-je encore de vous,
Comme l'hiver pérenne
Et la nuit complète?

2^e partie

Été 1974

Vacances à Lanoraie

Baie Missisquoi ou fleuve Saint-Laurent

Où vivre

Mes narines s'extasient aussi tout comme l'œil.
Je fais un acte de foi : celui d'écrire.
De tant vibrer dans l'ombre, je crois, en cette ambiance.

La brise ondule autour de mes hanches
Et encercle ma taille.
J'y puise toute ma tendresse,
Même celles des terres.

Au pré, la moissonneuse va vite
Et le cheval n'est plus.
Suis-je à hue?
La vie serait-elle à dia?
Quelle est cette rafale contraire à Missisquoi?

Là-bas, ma croisière achoppe contre un tourment,
Contre un vacarme.
Là-bas, mon immersion se fait borgne
Et mon drapeau s'y place en berne.
Pourquoi l'air s'y couche-t-il trop tôt?
Je dors enfin malgré moi.

Puis, je suspends aux lèvres laurentiennes
Le sourire de deux espaces
Et je plonge entre deux réalités,
Fleuve ou Baie,
Mes totales immersions!

Fissure

Quel est cet ennui qui ne passe
Et enraye ma quiétude?
Quel nom porte encore ce pays
Où dois-je m'enquérir de ses vingt villages?
Ma crise s'agrandit
Et cette énormité dite Missisquoi.
Le ciel s'enrhume.
Mais pourquoi baisse-t-il tant?
Je m'entre-dévore
Et le silence s'entrebâille.
Est-ce l'érable qui n'a plus ses mêmes entrailles?
Entre la faune et moi,
J'inclus mon tourment,
Mon incivilisable tourment.
O liaison incessible
Qui filigrane la Baie où je flottais?
Mon mythique comté,
Ma constance,
Qui façonne cette lézarde?
Qui fissure mon stratagème poétique?
Ma fluidité,
Ma Baie,
O Missisquoi,
Dormirai-je bientôt sans toi?
Quel nom donner à cette fissure,
Sinon l'exil-menace d'un autre canton?

Vêpres

Que vienne le réveil.
Mais que sont ces voix
Qui résonnent au guichet du son?
Des cadences célestes,
Et je sommeille plus?
Ces modulations de fréquence paradisiaques
Me réjouissent
Et font revivre mon orgue larvaire de l'aube.
Ah ce magnificat!
Qu'il magnétise ma poutre d'apathie.
Qu'est-ce que cette subite séduction
Qui m'emplit,
Me couronne de magistral?
Oui, oui,
Un cantique se creuse en moi un nid,
Un nid superbe de vêpres étonnantes.
Ah! mailler la solitude!
Ah mazouter la maussaderie!
L'UT concorde soudain avec mon lit
Et symbiose étrange,
Je sonne déjà les vêpres.
Tout un chœur verbalise ma vive voix,
Ma glauque brunante.
Mon office devient libération
Pour l'espace d'un chant;
Car j'ai vibré aujourd'hui.

Dis-moi

Mon pays,
Mon doux pays,
Mon grand pays,
Mon pays qui m'élargit,
Me grandit,
Quand je m'étiolais :
Missisquoi!
Ce soir,
Sous ce pourpre de la Baie,
Nous renouons avec le ciel,
Nous renouons,
Missisquoi.
Le calme de tes eaux me surprend.
O Missisquoi,
Je baigne en toi.
Je te retrouve enfin,
Mon errance décimée.
Je hume toutes les ombres :
Les ormes découpés et les silos esquissés.
Oh oui,
Missisquoi!
Mon pays,
Si bel amour,
Nous jouissons de ce couchant,
Somnolents,
Rougeoyants.
Je te suis revenue, Missisquoi.
Est-ce pérenne?
Est-ce pour longtemps?
Dis-le-moi,
Missisquoi,
Au moins le sais-tu?

Une feuille

Un peuplier perd, écoule sa feuille au-dessus
Du fleuve.
La falaise tremblerait-elle si je nouais à mon poignet
Cette feuille?
Une feuille!
Une feuille jaunie!
Une feuille biliaire sur un jour bleu
Qui défie ma veille cidreuse.
La branche du peuplier s'est presque ramollie
De sa perte indifférente.
La feuille ovale vacille et mes mains moussent :
Nous nous invitons, croisons, sourions.
Mes paumes adoptent ses dentelures
Et mes doigts se font nervures.
Mes mains tremblent maintenant comme ce peuplier.
Je fais corps avec l'arbre et l'arbre se confond en moi :
Nous saluons l'onde.
Nous regardons ce Fleuve qui scintille
Avec ses lames de lumière roulante.
Sous mes attouchements, la feuille vibre
Et se métamorphose au point
Que ma chair absorbe toute la chlorophylle
Enfin, nous tombons au milieu d'un remous.
La feuille sur ma main.
Ma main dans la feuille.
Nous ne sommes plus qu'une et couchons sur l'eau.
Le Fleuve se fiance à nous.
Nous nous imbibons de courant
Sur sa nappe contradictoire.
Son clapotis compose notre petit bonheur du jour
Et nous vivons cet amour pour mourir sur du sable.
À fleur de feuilles; à cœur de soleil!
Moment d'allégresse, feuille instantanée,
Je vis tant!

Immersion

Ce matin, je subis mon immersion totale :
Une immersion solaire.
Dernier jour-fuite,
Dernier jour en bordure du Fleuve.
Le soleil englobe tant mon allégresse momentanée
Que je ne voudrais plus l'abandonner!
Ah que j'aimerais voir se perpétuer le magnificat!
Puisque la Nature reste mon guide?

Tout près de mon songe, se confond dans l'horizon
Le drapeau de mon pays.
Mon plus est bleu;
Il est horizon lui-même.
Serions-nous illimités?
Les fleurs de lys pointent l'arme au ciel :
Blanc d'épée sur nuage de paix.
Je lacère ce combat qui m'habite.
Car, la brise ballote ma patrie.

L'eau nous habite chair et chiffon.
Les mélèzes tendent leurs aiguilles comme des croix.
Toute cette armoirie coule comme une offrande
Vers le Fleuve.
Tandis que la vague nous happe,
L'Ouest entonne sa mélopée plaintive.

Vers où, sommes-nous en marche?

Qu'est-il de plus à conquérir, ô douce guerre
Que la force de contenir tous ces villages,
Tous ces fanions,
Qui fondent un État?
Puis, je me laisse submerger par toute cette saison
Qui porte l'odeur des premières bottes de foin
Et des dernières fleurs des champs.

Ondée

Ah, toute cette pluie qui m'environne
Et me pénètre.
Je me joins au vent pour la recevoir
Et la Baie me rassemble comme un grand lac idyllique.
La mouillure luit pour moi
Et l'eau baise mon front d'insulaire.
J'épouse l'orage
À travers une toile d'araignée.
Puis le vent,
Puis les arbres,
Tous se déchaînent subitement.
Des milliers d'insectes font la sarabande sous la ramée,
Sous les chênes décrochés.
Je m'éprends de cette violence
Quand tout ce contraste m'étonne.
Oh cantate de foudre!
Oh ces supplications du feuillage!
Je deviens ondée,
Je deviens ventée.
Mon corps se fait gouttière, puis étang.
Je reçois le tonnerre liquéfié
Qui me couche dans l'herbe ignée.
Là, je suis bien.
Là, je suis moi.
Car, je reste au pays de Missisquoi

Relais

Il y a des rivières au loin
Et ce bleu ici tout près.
Je rencontre cette semaine le gigantisme;
Je vais au-devant du Fleuve.
Je revois aussi mon arbre.
Je reviens auprès de ce tilleul centenaire
Et mes bras autour de son tronc immense,
Je me saoule de sa sève
Et ondoie avec lui au-dessus d'une charpente fluviale.
Je suis aussi ce peuplier
Et joue avec lui la mobilité aérienne.
Suis-je l'air ou l'eau?
Je m'incline comme vague du côté du vent
Et je file au gré du courant.
Que devient mon relais
Quand tout bouge tant?
Est-ce ma fuite d'un je ne sais quoi,
Comme l'ombre du moi,
Qui vogue en Est,
Qui vogue au vent?
Qu'est-ce que ce départ toujours stagnant?
Ici pourtant, c'est plein de mouvements indécis.
Il y a ces rides chaotiques
Et ces frissons sur l'eau.
Mon Fleuve mime son voyage
Et moi mon impossible itinéraire.
Pourtant de multiples feuillages ont pris racine
Dans la côte,
Où je retourne après dix ans.
Les troncs supportent nos déhanchements
Et les bois courbent mes reins.
Ah mon Fleuve et son apparente fixité!
Vert sur bleu.
Bleu sur vert.
Toutes ces taches donnent des couleurs aux mots
Où quelque part ailleurs l'actualité les encercle.
Ah, bordant l'eau qui monte en moi,
Pourquoi ne puis-je y noyer tous ces caractères d'imprimerie?
La mouvance des érables
M'a-t-elle fait dériver de mon vrai pays?
Erre-t-il avec moi alors?
Ici, je fais l'amour au Saint-Laurent,

Infidèle à Missisquoi.
Ce lien m'est doux
Qu'il me fait caresser tous les bouleaux
Que je vois autour.
Ces bouleaux seront fibres et papier.
Je mets sous presse
Et me transforme tout à coup en titres.
Je rédige aujourd'hui ma tendresse.
Je compose mon incertitude au fil de l'eau.

Étains

Une péniche longe le chenal et m'inspire la coloration terne-vive des étains.
Pourquoi sa coque s'ancre-t-elle ainsi au creux de mon angoisse indécise?

L'éclat des étains se prolonge dans ce petit matin en jaquette aqua marine.
Si l'orage se prépare, est-ce parce que scintillent encore les feux verts de l'aube fluviale?

Oui, je vis une urgence et je me retrouve imbibée de cette quiétude immergée.

Un cargo remonte maintenant vers l'amont et ses éclats de rouille ternissent tous les îlots broutés. Son lettrage m'accroche néanmoins au port du bruit, au mazout du songe.

Je reste ici, toute dépaysée sous mon grand tilleul et j'oublie presque les visages du passé trop récent.

Je ne veux plus contempler que ce fleuve immense et ces cabines à flot.

Ah que ce jour est terne!

Ah cette extase qui capture mon verbe et ma chair!

Suis-je langueur ou lassitude aujourd'hui?

Le vent s'éveille et triche avec ma voile. Mon gouvernail se nomme soif d'écrire.

Mon art traqué, mon art inachevé, quel sens au vide des mots donner, quand le Saint-Laurent surpasse tous les substantifs?

Oui, l'eau devient mon sang et je m'y liquéfie. Est-ce là tout l'amour que j'éprouve qui m'empêche de bien le chanter?

Je polis ce jour comme un étain et ma bouche sourit au cours métallique.

3^e partie

Journalisme en Estrie.

1977, établissement sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent.

Journalisme le long des berges.

Pigiste pour divers médias orientés en motivation et pensée positive de 1984 à 1992.

Farnham, janvier 1976

Exercice d'écriture

Moucheture

Je ne vois que des neiges
S'enrubanner entre de grêles bouleaux.
Je ne considère plus
À force de voir
À force de contempler
Que des mouchetures
De diverses blancheurs.

Légèreté et rondeur
Un souffle respire des rameaux
Quand bondissent
Quand virevoltent les flocons.

Tant d'éblouissements.
Tant de mouillement ce midi.
Des marques minuscules imagent un horizon
Un horizon-duvet
Un horizon-neige
Au travers d'une fange grisâtre.

Pelage de neige.
Plumage d'écorces.
L'Hermine appréhende d'y tracer son chemin
Et de froidure concrète
Gerce ses pattes
Au sein de cette moucheture
De cette toile de fond
Pavée de semi-monochromie blanchâtre.

De place en place
Je distingue ces mouchetures
Comme mes prunelles d'hiver.

Farnham, janvier 1976

Exercice d'écriture

Lassitude

Pourquoi ce thème?
Est-ce un terme si florissant
Pour qu'après tant de mutisme élongé
Il me faille le retrouver?

Suis-je si lasse ou lassée de tout,
Même des mots et des verbes?
Toute cette lassitude à combattre.
Toute cette vision qui se doit être renouvelée.

Gisement ou levée,
Ce bouclier se dresse un peu,
S'enfle comme un levain,
Comme un ferment qui m'avivera
Un jour peut-être!

Accablée?
Non pas.
Mais, j'ai des lassitudes en moi.
Je m'ennuie de celle qui ne fut jamais encore.

Néanmoins, quel besoin de m'épuiser?
Puisque fusent des phrases d'abattement
Où sont les longs soupirs
D'où jaillira quelque entrain,
Sans doute
Mais plus tard.

Toi, carillonneur

Éther d'impatience dans l'euphorie des rochers
Avec des sonorités luxueuses
Tu vibres comme un souffle de Vie
O Lumière!

Clavecin de fantaisie dans l'allégresse
Du Fleuve
Avec des timbres magnifiques de poésie
O Clarté!

Luth de caprices dans l'apothéose de la voix
Avec des ondes splendides
Tu teintes comme l'ouragan de la Danse
O Transparence!

Nouvelle d'utopie dans la réjouissance
De la Pensée
Avec des rythmes ravissants
Tu cornes comme la rafale d'Espoir
O Splendeur!

Entrée de la bizarrerie dans le grandiose
Des Forêts
Avec des chants somptueux
Tu sonnes comme un cyclone de Fable
O Opulence!

Fête de chimères dans la magnificence
De l'Avenir
Avec des harmonies fastueuses
Tu éclates comme un typhon de la Foi
O Lucidité!

Heure de fredaines dans la joie des Airs
Avec des décibels superbes
Tu carillonnes comme l'aquilon de Tendresse
O Durée

Approfondissement

J'approche de la brèche de mon ignorance
Forure de mon esprit
L'en-soi se ravine d'œuvres et de cumuls
Trouée de quelques connaissances
La vie me ravitaille tout à mon hyperbole
Rainure où l'approximatif se rend en bulles d'air
Je suis aussi ce puits
Où le poème s'approfondit
Renforcement par la méditation
Cet aliment m'affouille dans l'inconscient.

Car le livre s'y trouve souvent dépassé
Je loge solitaire en mon développement
Toute pléthore en mon silo de vers
L'insondable se trépane peu à peu
Aurai-je assez de ma vie pour m'éclaircir
L'appel me vient d'une haute aspiration du soi
Mes peurs encore là dans l'ancre du moi
Je regorge d'énergie dans l'ajout de l'étude
Toute métaphore au fond de ma tête
Appuyée sur mon inexpérience
Tirillée par mes découvertes
J'enjôle ce pouvoir évanescent dans ma crypte
Déblayant mon quotidien de la duperie
Soutenu par la volonté
Enrichie par l'écologie
Touchée par le verbe
Où ma révolution se nomme lucidité
Dans mon abîme affriolant de la compréhension.

L'actuel

Adieu passé
O adhérent nostalgique
Des regrets finissent avec septembre
La culpabilité s'estompe dans la végétation
Qui geint s'abîme si mal
Au lieu de construire la digue du présent
Un saule s'incline enfin sur la contrition
Ses effluves déroulent le remords
Aux bises du ferme propos
Le pardon s'expose avec des étincelles bleues

Flammes de platine

Aux souvenirs d'attisée
L'actuel déjà verse un adagio
Toute acuité sur la minute bénie
Le jadis devient moins adipeux
Ah le bel héritage
Une fortune dans un maintenant
Puissance d'action à l'été du Mo
Passe un courant d'avenir
Le fleuve s'inquiète
Clapotis du hasard
Possibilités de tempêtes
Nimbus d'incertitudes
O l'instant grandi
Vagues de probabilités
Soupirs d'amont au fil des projets
Ah! ! vibre aujourd'hui
Dans la clarté de son eau
Passe un courant d'avenir
Qui ne sait pas encore l'aval du futur
À l'agonie de chaque seconde
Un reflet d'espoir au creux de l'onde.

Soif

Soif solaire
Sur ma soie de chevelure éblouie
Mon eau m'assouvit
Artisane de mes idées
Je rayonne assoiffée de béatitude
Ah l'alcool moribond sous un astre de plomb
M'a fait enfin présent de la sobriété
Toute ma volonté rafraîchie par ma conscience
Je bois sans fin ma responsabilité morale
Évitant le sol déprimé de la sécheresse
Et les polygones d'argile inerte au sel du mental
Alimentée par ma source d'apprendre
Liée à ma photosynthèse des lilas
Mon sol mauve s'étanche en lui-même
Telle fleur-galaxie en ma gorge d'espoir
J'avale du jour sa lucidité
Toujours incomplète par l'abreuvoir de l'absolu
Mon solarium intellectuel
N'a jamais assez puisé en son plexus
Altéré par la mémoire et ses fuites
Je me veux insatiable
En éveil toujours
Un océan à connaître,
Étang néanmoins dans son humaine étendue
Ma passion à ses vêpres
Chantera peut-être le crépuscule d'une âme béante.

Volonté

Il se dresse haut un chemin
La volonté le parcourt des mains
Ses pieds explorent de mystérieuses glaciers
Un obélisque de neige adhère à l'éternité
Un ravin célèbre le danger
La volonté se travestit en alpiniste
O ces attraits de blanches cimes
O vouloir triste d'accès
Une cuirasse d'airain adore le soleil
Flanc de rocher dans l'ivresse du couchant
Les grands risques appuient
Une déesse ah Mère des Neiges
Gronde une cime à la détermination
Avalanches de frénésie
Orages de sagesse
Éboulements d'exaspération
Oui la volonté transcende la ruine
L'horizon dévale la dévastation
Les glaciers restent inconnus à la conscience
Des piliers immaculés transgressent la blancheur
Ah cette persévérance dans l'élévation
La volonté est comme une escalade
Une périlleuse exploration de cimes
Une aiguille se dresse brave dans la blancheur
Des bijoux de lumière brillent en grandeur
Le silence rompt l'horizon
Des piolets affrontent la persévérance
Ah! laisser parler le cœur de l'inaccessible
Ce désir de surmonter un Mont Blanc
Le courage se prend d'amour pour une arête qui touche le ciel
La force devient une ascension exaltante
Des vallées au loin lovent le zénith
Quelle est cette belle ténacité qui gravit un nouveau ressaut
Ah! ce glacier immortel soude les crevasses
La moraine s'avance au pas de la décision
Un homme est nu avec son cran
Il neutralise la pesanteur
S'élève jusqu'au ciel de la résolution
Quelle richesse
Quel plaisir de découvrir les grandes difficultés

Il emploie la vigueur de tout son corps
Il sacrifie à la plaine sa lâcheté
La volonté lui vient comme un défi de l'Everest
La bravoure brave des cimes
Corps à corps avec la Nature
Fissures
Surplombs dalles
L'angoisse va se terrer
Un majestueux contrefort adule la victoire sur soi-même
Ah! deviner les prises de la ténacité
Hurler au comble de l'aspiration
Vive le montagnard de la volonté

Artisanat

Que le métier ne défaille
O laine douce d'eau vive
La trame traverse les doigts
Au loin de l'industrialisation
Le tisserand donne à ses mains un esprit
La navette passe le temps
O toile inachevée des siècles
L'atelier soupire la lumière
La faïence ondule dans la durée
Le potier infléchit la tuile
La terre cuite palpe le fondant
L'artisanat conduit à la tradition
Poignets translucides
Parmi les robotisations
Le four rend un biscuit luisant
O compagnon d'art
L'argile en un tour
Adore la potiche de porcelaine
La barbotine peut couvrir les années
Où le bras brave à son compte
Les exploitations si organisées
Et abolit l'automatique.

4^e partie

1990 à 2004

Un long silence à cause de la maladie. Abandon du journalisme. Réapprentissage de l'écriture. Exercices exténuants. Floraison poétique enfin. Fièvre des mots inédits. Poursuite de l'édition depuis 1976.

Sérénité. Tendresse. Nature.

Volonté

Il se dresse haut un chemin
La volonté le parcourt des mains
Ses pieds explorent de mystérieuses glaciers
Un obélisque de neige adhère à l'éternité
Un ravin célèbre le danger
La volonté se travestit en alpiniste
Ô ces attraits de blanches cimes
Ô vouloir triste d'accès
Une cuirasse d'airain adore le soleil
Flanc de rocher dans l'ivresse du couchant
Les grands risques appuient
Une déesse. Ah Mère des Neiges
Gronde une cime à la détermination
Avalanches de frénésie
Orages de sagesse
Éboulements d'exaspération
Oui, la volonté transcende la ruine
L'horizon dévale la dévastation
Les glaciers restent inconnus à la conscience
Des piliers immaculés transgressent la blancheur
Ah cette persévérance dans l'élévation
La volonté est comme une escalade
Une périlleuse exploration de cimes
Une aiguille se dresse brave dans la blancheur
Des bijoux de lumière brillent en grandeur
Le silence rompt l'horizon
Des piolets affrontent la persévérance
Ah laissez parler le cœur de l'inaccessible
Ce désir de surmonter un Mont Blanc
Le courage se prend d'amour pour une arête qui touche le ciel
La force devient une ascension exaltante
Des vallées au loin lovent le zénith
Quelle est cette belle ténacité qui gravit un nouveau ressaut?
Ah ce glacier immortel soude les crevasses
La moraine s'avance au pas de la décision
Un homme est nu avec son cran
Il neutralise la pesanteur
S'élève jusqu'au ciel de la résolution
Quelle richesse
Quel plaisir de découvrir les grandes difficultés
Il emploie la vigueur de tout son corps
Il sacrifie à la plaine sa lâcheté
La volonté lui vient comme un défi de l'Everest

La bravoure brave des cimes
Corps à corps avec la Nature
Fissures
Surplombs Dalles
L'angoisse va se terrer
Un majestueux contrefort adule la victoire sur soi-même
Ah1 deviner la prise de la ténacité
Hurler au comble de l'aspiration
Vive le montagnard de la volonté

Halte-corneille

Bravoure d'ébène
La vague berce le luisant
Un bleu de tête rêve au miroir du fleuve
Des reflets jaugent l'herbe
La corneille fait de l'eau le repère de sa joie
Une grande variété d'habitats louange ses cris
L'obscurité maraude au pré
L'arbre sourit à l'obscurité
L'aile d'amour s'attache au cirrus du jour
L'harmonie mire la queue violacée
Au répit de sa voix
Le chant tourmente l'éther
Un cri rauque monte d'une gorge
C'est un gloria au soleil
Des grands champs de culture honorent sa hardiesse
Le sud du pays glisse sur elle comme l'aimant
Les boisés l'attirent
Ô ardeur d'essor
Le repos arpeute un champ de blé
Le pain chante au bec affamé
Le maïs pleure sur son passage
Elle bénéficie du défrichage
La terre appelle sa faim
Le rythme berce son vol noir
Un concert aigu trame le zénith
L'abondance foncée
M'accueille où je fais halte
Samedi midi
Un soleil de plomb baise l'étouffée des buissons
Je m'abrite à l'ombre des penes
Je vois un nid au répit de la chaleur
Des radicelles honorent le rond de la vie
Un couple témoigne de l'incubation
Des saules vagissent à la pâtée
Des feuilles honorent la naissance
Des chiffons arrondissent le lit
Des oisillons donnent l'alerte au branchage
Au repos de l'après-midi
J'observe l'élargissement des plumes de nuit
J'héberge un rêve au charbon mouvant

Sa ruse me stupéfie
Finesse et fraude se baignent l'or de l'œil
Ô persécution constante
L'oiseau querelle les lois inexistantes
La corneille téméraire
Détruit l'appât des insectes
Ô utilité
L'obsidienne place au-devant du danger
Ici mon escale
Ici mon admiration
Là la noirceur au duvet familier
Une halte corneille
Toute observation sur le déclin du jour
Un nimbus va avec vaillance

Rafale

La raide rafale raffole des épis.
Au champ d'entailles cultivées,
La rayure rajeunit la plaine
À l'égal du lourd sillon.
Un cyclone redevient jeune.
Ô soupir sévère des nuits blanches!
Le tourbillon s'indure aux palmes non ralenties.
La tornade brocarde les jardins enlevés.
La zébrure des nimbus
Se contracte
Est escarpe la campagne.
Un typhon comme un raid
Attaque les arbres affinés.
L'entaille des vents aux orages
Consolide les puissants besoins
De la colère.
L'ouragan dévaste les retraits des pâturages
Où broutaient les blanches bêtes
Et rabote les eskers.

Froidure

J'avance dans la froidure.
Muscles aérés,
Frissons tenaces.
L'air dur me galvanise.
Je froisse la neige
Elle crisse sous mes pas.
Québec!
Blanche terre!
Asile rigoureux!
J'avance dans la froidure.
Ah, ce grelottement sain!
La Glace du Pôle vient à ma rencontre.
La rigueur du temps
Me fait penser aux rigorismes des aïeux.
Je tressaille.
L'hiver m'habite tout entier
Et j'avance dans la froidure
Tenace en face du vent que je vaincs.
Mes jambes gelées progressent
Dans un ineffable effort;
Mon visage au blanc pays,
La force combative contre une Sibérie nouvelle.

Enfin?

Je t'ai connu enfant de la Joie.
Je te retrouve homme de ténèbres.
Tu me retrouves aussi avec le bris de tes soupirs.
Tes tempes battent fort.
Ton cœur s'agite.

Je veux te parler de joie,
Mais tu penses rejet.
Moi, je plonge dans ton reflet,
Aussitôt ton sourire chétif m'apparaît
Dans le miroir.

Seuil de notre lune,
La nuit domine encore le jour,
Où le sablier orne ton regard.
Tu détiens l'immensité
Et tu lèves les bras.

J'accueille l'aurore avec toi.
Je nous regarde passer.
Et le rêve s'épanouit.
À l'ombre de toi,
S'orne le jeu du souvenir,
Et je poursuis l'allégresse pour toi, ami.
Car tu es notre gouvernail.
Puis je dispose tes yeux fermés sur le corail
Et je te nomme enfin océan de clarté.

Lunaison

Sur la hanche de minuit,
Une lueur d'opale
Transgresse notre fol amour.
Ce soir?
La pleine lune,
Ce soir,
Je vois flotter enfin
Ton souvenir
Dans l'astre vespéral.
Les comètes chevelues
Caressent ton corps.

Je voudrais te quitter,
Aller vers un ailleurs,
Vers une veille plus sage,
Mais, c'est la lunaison.

Accrochée à tes rayons,
Je ne peux plus franchir
Seule toute la nuit,
Sans ton songe même blafard.

C'est la lunaison.
La ronde des elfes
Parmi les spasmes d'étoiles.
Sur la hanche de minuit...
Un autre que toi
Déjà en selle sur Pégase...
Or mon rêve ne rêve pas,
Même à la pleine lune.

La Bayonne

La rivière a la fièvre,
Tant l'indigence de ses remous insoumis
S'insurge dans son agitation.

L'enracinée célèbre son solstice
Où l'été incorpore ses anciens moulins.
Abondance de détresse,
Le cours crache son deuil
Parmi les cascades blasées,
Quand l'orgie rejoint ses privations.

La rivière a la fièvre,
Et sur ses pistes confuses,
Rame indifférente la crasse.
Farcin indéracinable.
Rives indélébiles. L'incurie massacre le sonnet,
Et les vers allogènes
Fourbissent leurs rimes
Pour un chant moribond.

La rivière a la fièvre.
Native en son essence intarissable,
Belle coursière,
La misère des détritits
Échine sa grâce.
Mais peu à peu sur ses versants,
Ô espoir!
Migre un débit de toujours,
Où pointe le zèle du jour.

Les cerisiers

Mai désarme enfin la froidure,
Et sous le charme de sa sollicitude,
Sont écloses les fleurs du taillis.
Une onction naît de l'aurore.
Insérés dans l'offrande de la dive floraison,
Les cerisiers enchantent maintenant la rosée.

Alors se déroulent les pistils,
Enhardis par des étamines d'amour.
Frangeant la grâce des fleurons,
Où l'abeille déjà éveillée
Empourpre l'arbrisseau,
Se dispersent les folles ramures.

Déversées en leur auguste saison,
Les corolles
Émaillent les fruits du lendemain,
En une divine liqueur
Que savourent les colibris.

Sur les branches dolentes,
Se plaisent les nids songeurs,
Où les ramages se déversent
En un nectar, réjouissant
Les déités printanières.

Les oies blanches

Je vois la blanche marée,
Souffle d'éther.
Cris hivernaux que je palpe
Du regard.
À l'orée des ans,
Je taillerais l'aile,
L'aile au vent,
Tant elles me ressemblent parfois,
Ivres d'octobre.
Je ne calcule plus leurs rémiges,
Tellement le fleuve tresse le plumage,
Les ailes du vent,
Blancs naufrages,
Elles renaîtront au fil du temps.
Douce d'eau d'îles,
Vestiges d'arc-en-ciel.

Éclate de lumière sauvage,
Je contemple ces oies,
Fleurs de givre.
Alors, elles s'avancent près d'un songe,
Où je m'emmitoufle dans leur neige,
La froidure déferlera bientôt.

Un sommet

Mer et monde.
Promesse de vautours.
Une extrémité ne vaut pas l'autre.
Gauche ou droite,
Ce sont les mêmes soifs d'éperviers.

Le pygargue veille, exploite, puis abandonne.
Luttes infernales,
Lueurs sauvages,
Les peuples blafards
Se noient dans la mendicité.
Manifestations violentes
Ou marches pacifiques.

Qu'importe, les transnationales chaussent sabots dorés,
Et les chefs d'État ne sont plus
Que pantins désarticulés,
Sans nul autre pouvoir que la servile soumission
Aux gérants de la Terre,
C'est-à-dire : les milliardaires de Davos.

La démocratie n'est plus qu'un art fané
Rencontrant l'opprobre.

Il y a du poivre de Cayenne dans les gosiers,
Des gaz pleins les corps.
Un sommet sécuritaire pour fauves,
Où la ruine puisera encore longtemps
Aux goussets des nations,
Leur dernière coquille évidée

En friche

Septembre a râlé
À l'orée de la lune.
Lourdeurs têtues...
Le chenal s'émoustille
En ses soyeuses nitescences.
Les nuées
Balisent les sentes nocturnes.
Le ciel
Épouse l'eau crevassée de menaces ombreuses.

Semailles de cumulus.
Fragiles portions de clarté.
Alternances de lueurs et fumerolles.
Le firmament est en friche astrale.

L'insomnie suspend
Ses ombrages, glissant
Au front des nuages.
On dirait une toile en friche,
Où râle l'orée de la lune.
Ses soupirs comme une échappée
De douleurs frileuses...

Ma liberté s'échance

Ma liberté s'échance
Pierre jaune couveuse
Missiles, bombes,
Douleurs, douleurs,
Plaines hasardeuses
J'ai dormi sans arme

Je parle seule
Mon cri revêche retentit
Mais il y a des oiseaux
Le goéland déchire
Le tympan du silence

Je n'ai plus d'âge
Errance de bernaches
Seulement des printemps
Seulement le souffle des glandes
Un jour
Un grand jour
Contre la poitrine du vent

Rafales de lèvres blanches
Fanal bleu
Je définis mes espaces
Celle d'une épousée
De duvet et nids soyeux.

Ivresse

J'ai cueilli du muguet
Dans l'alliance des mots
Sertis de lune.
J'ai quitté les vignes
Sans partir avec les songes d'été.

Et l'eau?
Celle des sources étoilées,
Celle des ivresses anxieuses.
J'ai trouvé un autre passage
Entre la fatigue et les heures précises.

J'ai cherché les ténèbres
Sous le portique de Vénus,
Mais n'ai pas calfeutré
La violence de ses amours.

L'ébriété me vient surtout du suroît,
De mes monts de laine,
De ma pensée de mohair,
De l'utopie sans détour.
Puis l'extase récoltée aux frontières de la poésie!

Un goéland

Un goéland fait de l'ombre
Sur mes paupières.
Un cumulus
Me chatouille les yeux.
Je m'expulse enfin du néant,
L'espace vague,
La vague de mes songes.
Je récolte une rumeur
Adossée au ciel du hasard.

J'approche de l'île,
La veuve de ma passion
Sur le seuil des échos,
Un goéland m'abreuve
De cris gouailleurs.
Un amas de plumes...
Des ruines...
La ville revisitée,
Au souvenir de mes yeux fermés.

Je défile sous les empreintes
Des cumulus en feu,
Et la nuit migre vers nous.

Taches d'encre

J'ai survécu
À l'insulte du temps
Avec les doigts maculés.
Un poème en souffrance,
L'amour au bout du stylo,
Format de chuchotements.
Main libre sur les voyelles.
Poésie translucide,
Je chevauche la lumière,
Dans les vertes nervures,
Crypte de souvenirs,
Poussière ocre,
Bruit ciselé de solitude.

L'ombre descend du couchant.
Je respire par la bouche
Du temps.
Je flotte dans un contraste
Crépusculaire d'or et de pyrite.
Je m'explode à mi-jour.
Puis, je glisse jusqu'à ton île.

Ridules et soupirs,
Je n'ai que l'âge de la fin,
Où la fin est un seuil
Sur les taches d'encre
Enroulées au tracé de tes mains.

Table des matières

Avant propos.....	4
Première partie :	5
Premier poème : 7 mai 1957	6
<i>Le coucher de soleil</i>	6
27 mai 1957	7
<i>Un orage</i>	7
Septembre 1958	8
Les noces de la nature	8
27 juillet 1960	9
1 ^{er} prix de poésie du Collège Marie-Anne (Montréal)	9
<i>Les vagues</i>	9
26 janvier 1961	10
<i>Passion</i>	10
18 janvier 1962	11
<i>Dernier jour</i>	11
15 avril 1963	12
<i>Nature</i>	12
Juin 1967	13
<i>Destinée</i>	13
10 mars 1967.....	14
Je voudrais	14
Été 1967.....	15
Long temps	15
Été 1967.....	18
Clair temps.....	18
2 ^e partie.....	20
Où vivre.....	21
Fissure	22
Vêpres.....	23
Dis-moi.....	24
Une feuille	25
Immersion.....	26
Ondée	27
Relais.....	28
Étains	30
3 ^e partie.....	31
Farnham, janvier 1976.....	32
Exercice d'écriture	32
Moucheture.....	32
Farnham, janvier 1976.....	33
Exercice d'écriture	33
Lassitude.....	33
Toi, carillonneur.....	34
Approfondissement	35

L'actuel.....	36
Flammes de platine	37
Soif	38
Volonté	39
Artisanat	41
4 ^e partie.....	42
Volonté	43
Halte — corneille	Erreur ! Signet non défini.
Rafale	47
Froidure	48
Enfin?	49
Lunaison	50
La Bayonne.....	51
Les cerisiers	52
Les oies blanches	53
Un sommet.....	54
En friche	55
Ma liberté s'échancre	56
Ivresse.....	57
Un goéland.....	58
Taches d'encre	59



Michèle de Laplante était une poète dans l'âme. Elle a toujours aimé la poésie, et ce, depuis l'âge de 11 ans. Sa poésie épouse les grands thèmes qui nous préoccupent tous. Elle est née en 1944 et est décédée en 2010. Elle a de plus écrit des romans et des contes. Fondatrice des Éditions de la Tombée, elle a aidé plusieurs écrivains à tenter l'aventure des mots et des livres.

Cette œuvre posthume est un hommage à cette femme unique et formidable.

Ce recueil de poésie retrace la vie d'une poète hors pair. On vit avec elle son évolution poétique. Son parcours nous révèle toute la profondeur de son talent. Nous invitons tous les amants de la poésie à vivre cette expérience. Une bonne lecture à tous.